



HAL
open science

L'Orient chez Ælius Aristide

Jean-Luc Vix

► **To cite this version:**

Jean-Luc Vix. L'Orient chez Ælius Aristide. *Archimède: archéologie et histoire ancienne*, 2017, 4, pp.68-72. halshs-01589063

HAL Id: halshs-01589063

<https://shs.hal.science/halshs-01589063>

Submitted on 18 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DOSSIER THÉMATIQUE 1 : NOMMER LES « ORIENTAUX » DANS L'ANTIQUITÉ

- 1** Dominique LENFANT, Agnès MOLINIER ARBO et Pascale GIOVANNELLI-JOUANNA
Nommer les « Orientaux » dans l'Antiquité : présentation du dossier
- 6** Luca MACALE et Francesco MARI
Le lexique grec de l'Oriental dans la poésie lyrique archaïque et chez Eschyle
- 19** Dominique LENFANT
Les « Asiatiques » du traité hippocratique *Airs, Eaux, Lieux* ont-ils été les premiers « Orientaux » ?
- 26** Yannick MULLER
Le monde « oriental » et ses habitants chez Thucydide
- 35** Emanuele PULVIRENTI
Des désignations des « Orientaux » chez Xénophon ? Le cas des *Helléniques* et de l'*Anabase*
- 45** Pascale GIOVANNELLI-JOUANNA
Isocrate et l'ennemi commun des Grecs : désignation et représentation des peuples d'Asie dans le corpus isocratique
- 54** Charlotte LEROUGE-COHEN
Aristote, la *Politique* et les « habitants de l'Asie »
- 60** Dominique LENFANT
À la recherche des Orientaux dans l'œuvre d'Athénée
- 68** Jean-Luc VIX
L'Orient chez Ælius Aristide
- 73** Agnès MOLINIER ARBO
Ammien Marcellin. L'Orient et les Orientaux dans l'Empire au IV^e siècle
- 80** Agnès MOLINIER ARBO
Le vocabulaire de l'Orient et de l'Oriental dans l'*Histoire Auguste*. Regards d'un Romain sur l'Est de l'Empire à la fin du IV^e siècle

87 DOSSIER THÉMATIQUE 2 : PRYTANÉE ET REGIA

155 ACTUALITÉ DE LA RECHERCHE : DYNAMIQUES HUMAINES ANCIENNES

216 VARIA

236 LA CHRONIQUE D'ARCHIMÈDE



L'ORIENT CHEZ ÆLIUS ARISTIDE

Jean-Luc VIX

Maître de conférences en langue et littérature grecques
Université de Strasbourg
EA 3094 CARRA
jlvix@unistra.fr

RÉSUMÉ

Bien qu'ayant vécu en Asie Mineure toute sa vie, Ælius Aristide — un des plus illustres représentants de la Seconde Sophistique — n'a aucune vision

personnelle ni contemporaine de l'Orient. Sa perception est essentiellement littéraire, passéiste et imprégnée de clichés. Cela s'explique par la nature rhétorique de son œuvre, l'Orient et les Orientaux intervenant la plupart du temps uniquement à titre d'arguments ou d'illustrations.

MOTS-CLÉS

Seconde Sophistique,
Asie,
Orient,
Barbares,
Lucius Verus,
Marc Aurèle,
guerres parthiques,
Parthes,
Perses,
Mèdes,
rhétorique.

Although he remained in Asia Minor all along his life, Ælius Aristides — one of the most illustrious representatives of the Second Sophistic — has no personal or contemporary vision of the East. His perception is essentially literary, turned to the past and full of stereotypes. This fact can be explained by the rhetorical nature of his work, the Orient and Orientals mostly acting solely as arguments or illustrations.

KEYWORDS

Second Sophistic,
Asia,
Orient,
barbarians,
Lucius Verus,
Marcus Aurelius,
Parthian wars,
Parthians,
Persians,
Medes,
rhetoric.

Article accepté après évaluation par deux experts selon le principe du double anonymat

Ælius Aristide naquit en Mysie et vécut (117-c.180) [1] *quasi* exclusivement dans la province d'Asie, puisque, hormis quelques voyages dans sa jeunesse, il partagea son temps entre sa propriété du Laneion, Smyrne, cité dont il était citoyen, et Pergame où il fréquenta assidûment le sanctuaire d'Asclépios. Il apparaît en effet comme un éternel valétudinaire, souffrant sa vie durant d'affections multiples qui justifiaient à ses yeux les soins prodigués par le dieu. Il a évoqué dans les *Discours sacrés*, sorte de journal qui en fait un document unique dans l'Antiquité, ces séjours à l'Asclépieion [2]. Son œuvre est par ailleurs sans doute l'une des plus importantes conservées de cette époque, avec celle de ses contemporains Galien et Lucien, et il est un représentant majeur du mouvement de la Seconde Sophistique au regard du nombre de discours conservés [3].

En ce qui concerne les relations de l'empire romain avec l'Orient, la seconde moitié du II^e siècle fut marquée par les guerres parthiques, et en particulier par la campagne menée par Lucius Verus et Marc Aurèle. On sait qu'au retour de cette expédition, vers 166, l'armée romaine propagea une épidémie, généralement qualifiée de λοιμός — épidémie, peste —, sans que l'on sache exactement à

quel fléau furent confrontées les populations [4]. L'on retrouve plusieurs mentions de cet événement dans des passages aristidiens, puisque le sophiste lui-même réchappa quasiment par miracle — grâce à l'intervention de la divinité — à une mort déjà annoncée [5], et que d'autre part il tança les Smyrniotes, qui en pleine crise ne songeaient qu'à se divertir au lieu de se consacrer à des occupations plus sérieuses, comme la rhétorique [6]. Pourtant, alors qu'il est lui-même un « oriental » au sein de l'empire romain, Aristide n'évoque pas cette campagne militaire [7] qui, non seulement aura un impact sur sa vie et celle de ses proches, mais de surcroît se déroule dans un périmètre géographique relativement proche qui aurait dû le rendre sensible aux événements qui s'y déroulaient. Le terme même de Parthes, pas plus que l'adjectif παρθναῖος n'apparaissent en aucun endroit du *corpus* aristidien.

Au fil des discours on se rend compte que l'Orient de son temps ne l'intéresse pas grandement. Ce n'est sans doute pas à tort qu'il passe volontiers pour un homme du passé, — caractéristique qui ne lui appartient pas en propre dans l'univers de la Seconde Sophistique —, et il est vrai que sa langue à l'atticisme le plus pur possible, ainsi que ses goûts — les auteurs de l'époque classique, Démosthène

[1] Sur la date de naissance du rhéteur et de nombreux éléments biographiques se reporter à l'article de BEHR 1993, p. 1140-1233.

[2] Les *Discours sacrés* (n° XLVII-LII dans la numérotation de B. Keil) ont été traduits en français, voir FESTUGIÈRE-SAFFREY 1968. Voir également l'étude de BEHR 1968 et celle plus récente de DOWNIE 2013.

[3] Nous avons conservé cinquante-trois discours, dont deux incomplets. Au cours de ce travail nous adoptons la numérotation des discours telle qu'elle a été proposée par KEIL 1898, puis LENZ-BEHR 1976-1980.

[4] On trouve le terme λοιμός pour caractériser cette épidémie dans le discours XXXIII, § 6 d'Aristide. Galien de même évoque « la grande peste qui eut lieu en été sous Marc », ὁ μακρὸς οὐτός λοιμός, ὁ ἐπὶ τοῦ Μάρκου θέρους γενόμενος (*De atra bile*, Kühn 5, 115), trad. BARRAS, BIRCHLER, MORAND 1998. Cette épidémie a donné lieu à de très nombreuses études qu'il est impossible de

citer exhaustivement ici. On peut renvoyer aux articles de GILLIAM 1961 et de DUNCAN-JONES 1996. Concernant plus spécifiquement Aristide, voir BOULANGER 1923, p. 146 et BEHR 1968, p. 96.

[5] *Or.* XLVIII, § 38-44.

[6] Πρὸς τοὺς αἰτιωμένους ὅτι μὴ μελετῶν, *À ceux qui lui reprochaient de ne pas déclamer*, *or.* XXXIII, § 30-32. Voir à propos de ce passage, AVOTINS 1982 et JONES 1972, p. 483, n. 43.

[7] Peut-être une exception dans le premier *Discours sacré* § 9 (*or.* XLVII) passage dans lequel Aristide relate un rêve dans lequel des « Barbares s'étaient emparés » de lui. D'après FESTUGIÈRE-SAFFREY 1968, p. 128, n. 13, dans la traduction qu'il livre de ce discours, il s'agit « probablement des Parthes », dans la mesure où l'épisode relaté par le rhéteur est contemporain de la fin de la campagne militaire.

et Platon en tête —, n'en font pas une figure littéraire hantée par la modernité. On aurait cependant pu espérer que son *corpus* éclectique [8] laisserait des traces d'une perception originale de l'Orient et des Orientaux. Il n'en est rien, et une grande partie des références aristidiennes concernant les Barbares et l'Orient est tournée vers les v^e et iv^e s. avant J.-C. Cela est tout particulièrement sensible dans le *Panathénaïque* (*Or.* I), discours dans lequel les Athéniens sont loués pour avoir tenu tête aux Perses lors des guerres médiques, ou plus tard lors de la guerre du Péloponnèse contre des coalitions comprenant des Barbares venus d'Asie (τοῖς ἀπὸ τῆς Ἀσίας βαρβάροις *or.* I, § 237) [9]. L'Orient chez Ælius Aristide est donc d'abord une mémoire de ces conflits, et apparaît distant dans le temps, mais aussi souvent éloigné spatialement et culturellement. Ainsi, dans ce même *Panathénaïque*, le territoire, vu rétrospectivement à travers le regard des Athéniens, est décrit comme une terre totalement étrangère à la culture grecque. Non seulement l'Asie des Perses fut la « terre étrangère et barbare » (τὴν ἀλλοδαπὴν καὶ βάρβαρον, *or.* I, § 15) pour les Athéniens, mais Aristide a soin de mentionner que la fondation de colonies en Asie eut lieu « sur le continent opposé » (ἐπὶ τῆς ἀντιπέραν ἡπείρου, *ibid.*). Cette réflexion rend compte d'une perception géographique dans laquelle la Grèce se divise en deux parties, la partie orientale, bien qu'hellène, s'étant construite sur un territoire autre, « opposé ».

On trouve aussi chez Aristide ce qui pourrait apparaître comme une hésitation dans la délimitation même de l'Asie. Cela se perçoit dans quelques passages de discours appelés communément *Discours smyrniotes*, parce qu'ils ont tous un lien étroit avec la grande cité d'Asie mineure [10]. Ce groupe de discours, contrairement au *Panathénaïque*, est fortement ancré dans le présent d'Aristide et de ses contemporains. C'est ainsi que, dans la *Palinodie*

(*or.* XX, § 18), le sophiste parle de « notre Asie » dans une allusion claire aux territoires hellénisés et devenus la province romaine de son temps : « toutes les races qui peuplent notre Asie... », πάντα γὰρ τὰ ἔθνη τὰ πληροῦνθ' ἡμῖν τὴν Ἀσίαν. Ici, l'Asie ne représente pas le continent, espace lointain et hostile, mais un territoire familier marqué en particulier par le pronom ἡμῖν, signe de reconnaissance et d'appartenance. À l'inverse, dans le discours XXI, § 7, Smyrne est louée en tant que « ornement de l'Asie » (τῆς Ἀσίας κόσμος ἦν) par le sophiste qui semble, à ce moment, conscient de la polysémie du terme « Asie » dans l'esprit de ses auditeurs, puisqu'il ajoute immédiatement la précision suivante : « je ne parle pas de l'Asie limitée par les sources du Méandre, ni de tout ce que le territoire échu à vos proconsuls se fixe comme limite, mais de ce que les Grecs dès l'origine appellèrent Asie [11], et ils appelaient même continent avant tout celle-ci parmi les trois » (λέγω δὲ οὐχὶ τὴν μέχρι Μαιάνδρου πηγῶν, οὐδ' ὅσην ὁ τῶν ἡγεμόνων ὑμῶν κληρὸς ὀρίζεται, ἀλλ' ἦν ἐξ ἀρχῆς Ἕλληνας προσεῖπον Ἀσίαν, προσηγόρευον δὲ καὶ ἡπειρον διαφερόντως αὐτὴν τῶν τριῶν). Cette précision élargit considérablement l'espace, et souligne que le mot lui-même dans l'esprit d'Aristide, et de ses contemporains, avait plusieurs représentations. Il est évident, dans ce cas précis, que la compréhension de l'Asie à tout le continent accroît sensiblement l'éloge de Smyrne. À l'aune de cette dualité de sens relevée par le sophiste lui-même, on peut parfois hésiter sur le sens du mot « Asie » dans certains discours. Ainsi, dans l'exorde de l'oraison funèbre en l'honneur du jeune Étéonée (*or.* XXXI), Aristide souligne, dans une sorte de *crescendo*, la perte immense qui touche ses proches, ses amis, les cités et « tout ce qui fait partie de l'Asie actuelle » (πᾶν ὅσον εἰς τὴν νῦν Ἀσίαν τελεῖ, § 1). L'expression εἰς τὴν νῦν Ἀσίαν n'est pas explicitée,

[8] Il faut noter la relative diversité des genres de discours qui nous ont été transmis, puisqu'on y trouve, entre autres, des déclamations, mais aussi des hymnes en prose, les *Discours sacrés* déjà évoqués, des oraisons funèbres, des pamphlets adressés à certains de ses concitoyens, nombre de discours encomiastiques, parmi lesquels l'éloge d'Athènes (*Panathénaïque*, *or.* I), celui de Rome (*En l'honneur de Rome*, *or.* XXVI) ou de Smyrne (*or.* XVII et XXI), ainsi que les discours philosophiques, réfutations des attaques platoniciennes contre la rhétorique.

[9] Relation du combat des Athéniens contre les Lacédémoniens et le satrape Pharnabaze en 410.

[10] Il s'agit des discours XVII-XXI. *Or.* XVII Σμυρναϊκὸς I [πολιτικός], *Discours smyrniote* (c. 157), éloge de la cité ; *or.* XVIII Μονωδία ἐπὶ Σμύρνη, *Monodie pour*

Smyrne, lamentation après la destruction de la cité par un séisme, en 177/178 ; *or.* XIX Ἐπιστολὴ περὶ Σμύρνης, *Lettre aux empereurs au sujet de Smyrne* : dès le lendemain du séisme Aristide écrit aux empereurs en sollicitant leur aide pour la reconstruction de la cité ; *or.* XX. Παλινωδία ἐπὶ Σμύρνη, *Palinodie pour Smyrne* : la cité est en voie de restauration, et le discours, sans doute tenu en 178, célèbre ce renouveau ; *or.* XXI Σμυρναϊκὸς II, *Discours smyrniote II* : après la reconstruction, nouvel éloge de Smyrne sans doute écrit en 179.

[11] À rapprocher de l'expression du discours exhortant les cités d'Asie Mineure à la concorde, Περὶ ὁμοιοῦς ταῖς πόλεσιν, *or.* XXIII, § 10, passage dans lequel le rhéteur précise qu'il parle de la région qui est appelée dès le début Asie par les Grecs (χώρας ... ταύτης συλλήβδη κληθείσης Ἀσίας ὑφ' Ἑλλήνων ἐξ ἀρχῆς).

et on peut hésiter entre une acception géographique large, le continent, ou plus restreinte, la province d'Asie, sens peut-être à retenir si on prend en considération le *vũn* [12]. Peu d'ambiguïté par contre dans le discours XXVI, § 60, *En l'honneur de Rome*, tenu dans la capitale de l'empire sans doute en 144, où l'orateur inclut l'Asie — le continent — et l'Europe dans les possessions romaines, pour évoquer l'égalité de traitement en ce qui concerne la citoyenneté accordée par Rome à ses nouveaux territoires (οὐδ' Ἀσία καὶ Εὐρώπη διήρηται ἐνταῦθα, « entre l'Asie et l'Europe il n'y a pas de différence sur ce point [celui de la citoyenneté] [13] »). Exagération encomiastique donnant à Rome le pouvoir sur l'ensemble du continent, qui rappelle celle du discours XVII au sujet de Smyrne. Plus neutre, à l'inverse, la notation purement topographique du discours XLIV tenu *En l'honneur de la Mer Égée*, mer qui, souligne l'orateur, sépare « l'Asie de l'Europe » (διαίρων μὲν τὴν Ἀσίαν ἀπὸ τῆς Εὐρώπης, § 3).

On voit à travers ces quelques exemples que l'Orient, plus spécifiquement identifié par le terme « Asie », est une notion instable, qui varie en fonction des discours et de leur objet et on ne peut pas dire qu'une vision homogène se dégage du corpus. Mis à part le terme Ἀσία, le plus souvent employé par Ælius Aristide pour évoquer l'Orient, on trouve très rarement ἕως, et de surcroît une seule fois pour désigner l'Orient [14]. Quant aux quatre occurrences lexicales de ἀνατολή, elles permettent de définir soit le lever de soleil [15] soit un point d'orientation, l'Est [16], et n'apportent, par conséquent aucun élément à retenir dans le cadre de cette enquête.

Concernant cette fois les « Orientaux », le terme le plus couramment employé dans le *corpus* aristidien est de loin celui de « barbares ». Le mot qui apparaît à 213 reprises dans l'ensemble des discours ne désigne bien souvent pas spécifiquement l'Orient, mais de façon générique tous les peuples non

Grecs [17]. L'autre acception fréquente est d'ordre historique et renvoie aux conflits de toutes sortes, les guerres médiques et les alliances et/ou oppositions ultérieures entre cités grecques et Perses. Le *Panathénaïque* (*or.* I) rassemble à lui seul 70 occurrences, liées à ce rappel du passé. Il en va de même pour plusieurs déclamations historiques et pour le discours *Contre Platon en faveur des Quatre* (*or.* III) dans lesquels ces événements sont évoqués. Dans le discours *En l'honneur de Rome* (*or.* XXVI) le mot apparaît à 7 reprises, à chaque fois dans l'opposition très générale entre les Grecs et les autres, sauf une occurrence plus explicite qui fait référence à un Orient lointain [18].

Enfin, les Perses et les Mèdes sont également très souvent mentionnés — ce qui n'a rien de surprenant au vu de ce qui a été dit ci-dessus —, la plupart du temps pour évoquer l'empire perse et/ou le roi [19]. La représentation de l'ἀρχή qui en découle est bien trop conventionnelle pour apporter quelque intérêt dans le cadre de cette étude. Il arrive également à Aristide d'évoquer, de façon, là aussi, très traditionnelle, le luxe oriental comme dans le premier discours « smyrniote » (*or.* XVII, § 12), où voulant louer la cité, il affirme qu'elle dépasse même le raffinement de la tente du Mède [20], allusion à l'opulence de Xerxès et Mardonios telle qu'elle est relatée par Hérodote, IX, 82. L'emploi de l'adjectif ἀβρότερον dans ce passage n'est sans doute pas innocent, l'adjectif, par découlement de sens prenant souvent une coloration nettement péjorative d'amollissement. Or, dans une perspective semblable de « clichés » relatifs à l'Orient, certaines anecdotes sont volontiers utilisées par Aristide pour fustiger tel ou tel comportement de ses contemporains et leur dépravation. Dans le discours intitulé Κατὰ τῶν ἐξορχουμένων, *Contre les profanateurs* (XXXIV, § 59-60), il s'en prend ainsi à ceux qui, selon lui, profanent la rhétorique, et qui se justifient en invoquant Héraklès dansant chez les Lydiens, lors

[12] Même hésitation un peu plus loin (*or.* XXXI, § 3) où la famille du défunt est présentée comme la première « dans la cité [Cyzique] et en Asie » (τὸ μὲν γένος τοσοῦτον πρῶτον ἐν τε τῇ πόλει καὶ τῇ Ἀσίᾳ).

[13] Trad. PERNOT 1997.

[14] *Or.* XLI, § 8, hymne en l'honneur de Dionysos, dans lequel Aristide évoquant l'expédition du dieu contre l'Inde, précise qu'il s'agit de « la partie orientale de la terre », πρὸς ἕω τόπον τῆς γῆς.

[15] *Or.* XXVI, § 10 ; *or.* XLVII, § 22.

[16] *Or.* I, § 19 ; *Or.* L, § 55.

[17] Par exemple, dans l'hymne en l'honneur d'Héraklès, *Or.* XL, § 4 où l'action civilisatrice d'Héraklès est

louée « semblablement en Grèce et en terre barbare », ὁμοίως ἐν τε τῇ Ἑλλάδι καὶ τῇ βαρβάρῳ.

[18] § 12, ἐσθῆτας δὲ αὖ Βαβυλωνίους καὶ τοὺς ἐκ τῆς ἐπέκεινα βαρβάρου κόσμου, « [On peut voir] également des étoffes babyloniennes et les parures venant du pays barbare qui se trouve au-delà » (trad. PERNOT 1997).

[19] Exemple de ces deux emplois dans un passage du discours *En l'honneur de Rome* § 15 : « Considérons en premier lieu l'Empire perse [...] qui valut au roi qui le détenait l'appellation de Grand Roi », Τοῦτο μὲν δὴ τὴν Περσῶν ἀρχὴν σκεψώμεθα, ἢ [...] καὶ μέγαν παρέσχετο ἐπώνυμον καλεῖσθαι τὸν ἔχοντα αὐτὴν βασιλεία (trad. PERNOT 1997).

[20] « Un spectacle plus raffiné que la tente du Mède », σκηπῆς Μηδικῆς θέαμα ἀβρότερον.

de son séjour auprès d'Omphale [21]. La réponse d'Aristide est impitoyable pour dénoncer des attitudes qui, elles, ne se limitent pas à l'aire géographique de l'Orient [22]. Autre personnage réputé pour ses mœurs efféminées, Sardanapale [23] apparaît d'ailleurs dès le paragraphe suivant pour parachever cette peinture d'un Orient lascif.

Bien qu'originaire de la partie orientale de l'empire romain, Aristide emploie un vocabulaire passéiste et peu en phase avec l'actualité. Les Perses ou les Mèdes sont le plus souvent les adversaires des cités hellènes des v^e et iv^e siècles av. J.-C., et les « clichés » rémanents, aussi bien dans la notion très stéréotypée des Barbares que dans celle des Orientaux aux mœurs dépravés, se succèdent. En cela il est indubitablement représentatif d'un

courant de la Seconde Sophistique nostalgique d'une certaine grandeur grecque. Nous avons donc affaire à une lexicographie « orientale » détachée du contexte contemporain, et relativement pauvre, même si la perception géographique — et plus spécifiquement la délimitation de l'Asie — connaît, quant à elle, quelques flottements, révélateurs sans doute des hésitations des Grecs du II^e siècle. Ainsi le mot Ἀσία peut dessiner une simple représentation géographique, le continent, ou porter une connotation ethnique en évoquant une partie territoriale peuplée par des cités hellénophones, ou encore faire référence à une réalité politique, celle de province romaine. Et Aristide utilise volontiers cette « Asie » fluctuante au gré de sa rhétorique et du public auquel il s'adresse. ■

[21] « Par Zeus, même Héraklès a dansé chez les Lydiens ! [...] Je ne peux, quant à moi, dire si Héraklès a dansé chez les Lydiens ou non, mais s'il l'a fait, du moins fut-ce un seul jour et par jeu, et, peut-être, en même temps pour se moquer des Lydiens », *νή Δί' ἀλλὰ καὶ Ἡρακλῆς ἐν Λυδοῖς ὠρχήσατο. [...] ἐγὼ δ' εἰ μὲν ὠρχήσατο ἐν Λυδοῖς Ἡρακλῆς οὐκ ἔχω λέγειν, εἰ δ' ἄρα, ἀλλὰ μῖα γέ ἡμέρα καὶ τῆς παιδιᾶς ἕνεκα καὶ ἅμα σκόπτων ἴσως τοὺς Λυδοὺς* (trad. Vix 2010).

[22] « Vous, ce n'est pas chez les Lydiens [...] mais devant tous les hommes, tous les jours, que vous vous

profanez par des pantomimes burlesques qu'il n'y aurait pas lieu de louer, non seulement chez Héraklès, mais pas même chez Omphale », *ὕμεις οὐκ ἐν Λυδοῖς, [...] ἀλλ' ἐν ἅπασιν ἀνθρώποις ἀπάσας τὰς ἡμέρας ἐξορχεῖσθε, ἃ μὴ ὅτι τοῦ Ἡρακλέους, ἀλλ' οὐδὲ τῆς Ὀμφάλης ἐπαινεῖν ἦν* (trad. Vix 2010).

[23] Or. XXXIV, § 61 « C'est comme si Sardanapale, tout en poussant la trame avec la navette, chantait ses exhortations au combat », *ὡσπερὶ Σαρδανάπαλλος τῆ κερκίδι τὴν κρόκην ὠθῶν ἤδε τοὺς εἰς τὴν μάχην παρακλητικῶς* (trad. Vix 2010).

BIBLIOGRAPHIE

- AVOTINS, Ivars, 1982, « A Reinterpretation of Ælius Aristides 33.30-31 K », *Transactions of the American Philological Association*, 112, 1982, p. 1-6.
- BARRAS, Vincent, BIRCHLER, Terpsichore, MORAND, Anne-France, 1998, *Galien, De la bile noire*, Paris, 1998.
- BEHR, Charles Allison, 1968, *Ælius Aristides and the Sacred Tales*, Amsterdam, 1968.
- BEHR, Charles Allison, 1993, « Studies on the Biography of Ælius Aristides », dans *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt* (ANRW), Berlin, II, 34.2, p. 1140-1233.
- BOULANGER, André, 1923, *Ælius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au II^e siècle de notre ère* (BEFAR 126), Paris.
- DOWNIE, Janet, 2013, *At the Limits of Arts: a literary study of Aelius Aristides' Hieroi logoi*, Oxford, New York.
- DUNCAN-JONES, Richard, 1996, « The Impact of the Antonine Plague », *Journal of Roman Archaeology*, p. 108-136
- KEIL, Bruno, 1898, *Aelii Aristidis Smyrnaei quae supersunt omnia*, vol. II, or. XVII-LIII, Berlin.
- LENZ, Friedrich Walther, BEHR, Charles Allison, 1967-1980, *P. Aelii Aristidis opera quae exstant omnia*, I (or. I-XVI), 1 vol. en 4 fasc., Leiden.
- FESTUGIÈRE, André-Jean, SAFFREY, Henri-Dominique, 1986, *Discours Sacrés : rêve, religion, médecine au II^e siècle après J.-C.*, Paris.
- GILLIAM, James Frank, 1961, « The Plague under Marcus Aurelius », *American Journal of Philology*, 82, 3, p. 225-251.
- JONES, Christopher, 1972, « Two Enemies of Lucian », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 13, p. 478-487.
- PERNOT, Laurent, 1997, *Éloges grecs de Rome*, Paris.
- VIX, Jean-Luc, 2010, *L'enseignement de la rhétorique au II^e siècle ap. J.-C. à travers les discours 30-34 d'Ælius Aristide*, Turnhout.